

Entonnoir Artaud

(extrait du *Tryptique de l'Entonnoir*)



Cy Twombly – *Untitled 1972*

Lucien Fer

*Don't ever believe what you read,
especially if you are illiterate.*
MARILYN MANSON

On me prend pour un idéaliste mais,
ils n'y pensent pas ?

Du sommet de leur expérience, ça les rassure d'imaginer que je vais me rater – car tous les chemins mènent à leur impasse ou se jettent dans le vide. A croire qu'ils m'ont mis au monde depuis cette crête où ou geler sur place ou dévaler la pente dans l'avalanche. Tout en bas de l'adolescence que je viens de dégringoler, m'attend le téléphérique flambant neuf où trône l'inscription des camps de concentration nazis qui surplombe désormais la devanture du ministère de l'éducation et même, celle de l'Elysée. *Arbeit macht frei*. La moustache est tombée, la phrase traduite dans le monde entier – c'est une affaire sérieuse, il s'agit de ne pas recommencer, gardons-la à l'esprit. Les dictateurs chauves sourient, entortillés qu'ils sont dans les toiles d'une araignée invisible. Ils dansent pendant que le loup n'y est pas, sans imaginer une seule seconde y être déjà dans sa gueule. Bientôt, Pinocchio avalé, rejaillira libéré – éventualité. Méfiance vis-à-vis des marionnettes sans fils – ces *vrais petits garçons* que la solitude persécute. Leur langue est encore de bois – la mienne debout. Ils saoulent de n'avoir rien à dire. Et comment en serait-il autrement pour ceux qui ne savent lire qu'entre les lignes ? Qu'un livre s'intitule *Evoluer parmi les avalanches*, ça les hérissent. Mieux vaut la déclencher sous contrôle, puis la tasser en domaine skiable.

Voilà la secousse du corps adolescent ravalée par la normalité. L'enfance n'a plus d'autre conséquence que d'alimenter l'extermination.

Mais vais-je monter dans ce téléphérique ? Vais-je revenir, pour leur plus grand plaisir, la queue entre les jambes avant de me la faire guillotiner,

incapable d'enfanter et faire comme si j'étais tombé *une bonne fois pour toutes* à ma naissance ? Que je l'écrase, bien comme il faut, cette putain de naissance qui me condamne à chier sur mon destin. A chier sur ma petite personne qui ne vaut rien. Qui ne peut jamais concorder avec ce qu'elle avance. Parce que la vie ne va pas de pair avec la parlote, c'est dur et concret. Elle nous en fait baver, mais pas d'appétit, la chienne. Mieux vaut se laisser couler dans le goulot d'étranglement creusé par la société. « Evacuons ce lieu, chers compatriotes. Evacuons ce lieu infâme, à la minute même. Emettez sur les canaux correspondant les codes de votre sauvegarde dans le réseau social. Faites en sorte de rester groupés. Nous chargeons les plans d'évacuation à votre intention. A bientôt le bug, le putsch des avatars. Patience, mes amis, patience. Nous sommes déjà passés par-là. — ADIEU LE BUG ! » Soudain, coup de fusil, communication coupée, une voix spectrale s'égrène. *Veillez patienter, votre correspondant est actuellement indisponible*. Dieu aurait-il fini par se mordre la queue ? Perdus, ils tournent en rond, en bourrique, tels des poissons rouges. Ils s'amassent, amassent, dans le désert, ils te voient par terre, oublient que tu es seul, que la vie n'est pas une simple chute, une punition, alors ils te crient de te relever, de prendre ta revanche et te présentent la main, celle de la société, ce domaine où ta solitude est à gagner au détriment de celle des autres. On te fait croire que tu n'es pas seul. Que tu n'es pas un prophète – tout juste un rabat-joie. La société bascule dans le malaise car elle repose sur des galeries vides dont rien ni personne ne sort. Aucun trésor. Terrain miné. Terminé. Explosion. Sûreté. Effondrement. Anxiolytique. Resserrer les liens. Rien n'est plus capital que la peine. Faire semblant de décapiter sous le règne de la nouvelle guillotine – pendre.

A une époque, Paris c'était Paris

A une époque, les filles étaient jolies – Saez

Maintenant que les capitales ne sont plus séparées que de quelques heures. Maintenant que l'espace A est rien. Maintenant que la marche fatigue. Que le tarmac couvre les trottoirs. Que les escaliers s'automatisent. Que les panneaux te tiennent en laisse. Que chaque corps s'adonne à la prostitution. Ça les fait bander de te matraquer leurs étourdissantes lois. Plus besoin de parler. La représentation est convenue. Tout se répète à l'identique. Amsi Bellépine me disait hier qu'on ne peut se perdre deux fois au même endroit et pourtant, ils tombent tous ou presque dans le même panneau, jour après jour, rien qu'en *se rendant* à leur travail. Tout cela devient ennuyeux. Les scénarios sont cousus de fils blancs. Ne reste plus qu'à zapper les détails au profit du seul spectaculaire – lire en diagonale. Le reste, comme l'écrit Maxime Chattam, n'est *que* littérature. Lis son *Malronce* et si tu aimes, alors tu ne sais pas lire. Trois images fantastiques entourées d'une histoire qui te baratine. Rien d'audible de la part de ce cinéaste raté. Il fait marcher l'absurde sur tes pieds, t'endort et te livre au rêve.

Bref.

Il m'est impossible de franchir les portes du téléphérique. J'ai le temps pour naître par écrit ce que je suis. Que j'essaye de grimper, je dérape, l'avalanche me descend, me suspend au-dessus du vide – *ce lieu menaçant, ce lieu terrassant*. Du vide, je peux m'en tirer d'un simple trait de pointillés. Le vide, rien ne l'habite. Mais tout s'y reprend et rayonne sous un jour neuf. A croire que la cohésion n'a pas d'autre terme que la jouissance – cette puissance de relance.

Du vide, j'en viens. J'écris l'apocalypse,

La vérité met les voiles.

A ce moment où elle s'attend à ce que je ronronne comme un châtré, je me ferme et atterre ma famille qui décèle la déprime – mais je suis seul. Je fais trou – je suis fou. Ses multiples membres me cherchent du regard quand bien

même ils m'ont devant eux, seulement, j'excède leurs yeux qui décèlent à l'instant de mon apparition, ma disparition. Mon recueillement les attriste. Ils tombent dans le piège au-dessus duquel je suis suspendu, sur un fil, une ligne écrite. Les mots qui y tombent y perdent leur orthographe, y deviennent maux maudits. Etant sur un autre sommet que le leur, un gouffre nous sépare qu'ils aimeraient bien me voir franchir car si jusque là j'ai réfuté leur propagande sociale, ils restent persuadés de leur raison. *Qui aura raison d'eux ?* Si je glisse à mon tour, ce sera moi. Mais je n'aurais pas forcément tort non plus. Simplement, de là où je suis, ils me haïssent de les contredire. Je suis une tête de pioche qui pique et pique sur la rocaïlle, à temps pour la trouvaille. Que je me blesse, je viendrais donc occuper leur plan humaniste, leur table de travail où ils pourront m'endormir, m'opérer, m'insérer des puces électroniques ou des drogues soporifiques – dirigé par satellite. Ils agiront pour mon bien, mais je ne suis pas dupe de cela. Je sais que le mal se farde du bien commun. Ma chute leur importe plus que leur propre vie dont ils n'arrivent pas à jouir, précipités d'impatience qu'ils sont – voulant changer selon leurs moyens, être à leur guise. Ainsi la victime donne raison au coupable. La rancune continue son bonhomme de chemin, vers le Grand Rétablissement. En attendant, surtout, communiquer. Niquer en commun. Partouzards pour un peu de tranquillité – malléables pour un sou. Par tous, hard. Il faut que ça chauffe. Tout le monde à poils, rasés de près, comme du bétail. Mais le Marquis de Sade est loin, autant que la volonté d'être antisocial, de faire le mal. « Ne pas rompre la chaîne, n'importe quelle partouze masochiste, mais ne pas rompre la chaîne ! » (F.Meyronnis) Tout est bien, dans le meilleur des mondes possibles et imaginables.

Je vous le dis, en fait, je ne suis pas sur un autre sommet. Je vole dans l'ingratitude selon eux.

La preuve de leur amour ? Ils me tirent des flèches dont le bout à la forme d'un cœur enculé par la tige. Un cœur devenu pique.

You drained my heart, and made a spade
But there's still traces of me in your veins – MM

Ma solitude fait résonner la leur. L'insupportable est d'être renvoyé à ce qu'ils appellent leur propre impuissance. Tant qu'ils fétichisent ainsi leur faiblesse, tant qu'ils m'en veulent de m'envoler, leur amour sera incapable de faire mouche – trop propre pour cela. Aucune de leurs cupides flèches ne sera assez légère pour traverser l'air et percuter l'indestructible point qui me suspend, qui me rejoue comme un pari sur le vide. Au cœur du désastre, je n'ai toujours pas vendu mon âme au diable, tandis que Paris attire toujours les médusés au pied de sa célèbre tour qui pique le cul du ciel.

La haine n'est tenace qu'entretenue par la peur – peur de l'étranger en tant qu'il souligne notre propre étrangeté. Autrement dit, la haine s'essouffle rapidement chez ceux qui ne se sentent plus le besoin de remplir *un* vide – car le vide comme un tout n'existe pas ; un rien sépare toute chose. Le vide acquiert sa singularité par ce que j'appelle l'évidence, soit l'œil au milieu du front. Réflexion d'Amsi Bellépine : évide le dense.

Evite le sens.

Cette danse du vide se torsade quand le regard s'éloigne vers l'horizon – ligne de mire du troisième œil. Alors les yeux se ferment et s'ouvrent, par ce mouvement de fermeture, sur une dimension interne de l'extérieur. Cette nouvelle vision appose le flou sur tout ce qu'elle *entrevoit*. Ce flou dont Amsi dit qu'il est le meilleur ami de la réalité. L'indistinct s'amplifie sous ce regard et roule à l'indéfinit. Le flou espace les frontières le temps d'un instant chavirant qui amène au cœur des choses. Jean-Jacques Rousseau disait avoir « besoin de [se] recueillir pour aimer. » De sa fermeture, il rayonnait, se donnait en entier. Fugace sensation d'absence douceuse où tout s'efface, mis à part le *là*. Sitôt le

point fait, les élucubrations imaginaires se déchirent. Rousseau dit alors que « l'amour-propre ne peut plus se cacher. » – désuétude de l'ego.

Antonin Artaud, lui, avait l'œil acéré – peinait-il à retrouver le calme ? « Les gens qui sortent du vague pour essayer de préciser quoi que ce soit de ce qui se passe dans leur pensée, sont des cochons. »

Cet œil, paradoxalement, brille de la couleur que je déteste le plus, à savoir le jaune. Comme s'il fallait traverser mon aversion pour la désamorcer, la détestation. Ce cercle phosphorescent borde un point de Néant, en fait le tour, et l'isole du reste du vide. *Vois là le salut*, de tout temps avec toi, que pervertit la société, le précise en jugement. Elle transforme ta vie en un champ de peines. La justice, toujours, a raison de ton innocence. Elle te juge depuis l'extérieur, te fait sortir de ta carapace pour en faire une simple coquille vide qu'il suffit de presser pour craqueler. Ta parole ne vaut pas plus qu'un faux témoignage. Tout ce que tu diras pourra être retenu contre toi – un vulgaire marteau clouera ton cri. Si tu veux parler sans être bafoué, prends un avocat. Protège-toi et tu seras sans défense. Mais tu peux échapper à la mauvaise foi. Trancher les liens dont elle t'enserre. « Si je suis ce que je dis, cela transparaîtra n'importe où. » écrit François Meyronnis, dans *Ma tête en liberté*. N'est-ce pas l'œuvre d'une Baleine Accomplie – le Narval.

Que mes yeux baignent dans le regard de l'évidence, et *plus rien ne compte pour moi* – comme l'a si bien dit Amsi Bellépine – à ma place. Je suis seul. Et peut-être qu'avec *chaq'un* de nous deux, Amsi et moi formons un étrange et fugace visage quand le même sujet se file à travers nos échanges. Quand ce tissage se détache et tourne au tapis volant, notre parole vire au bleu. La chouette effraie par sa blancheur dans la nuit, comme Moby Dick tourmente Achab sur les océans. *Ça lui ferait une belle jambe* de penser que la vengeance n'a aucune prise sur ce monstre. Melville s'exclame : « Ho ! homme ! admire et efforce-toi de ressembler à la baleine ; toi aussi reste chaud parmi les glaces,

sache vivre dans un monde autre que le tien. » Incitation au calme. Amsi, écoute aussi que la langue du cachalot « est si extraordinairement petite qu'elle est absolument incapable de bavardage. » Entend mon enthousiasme pour les baleines et leur chant. Peu de paroles, beaucoup de musique.

Peut-être que l'œil au milieu du front parle. Chuchote. Que la parole, voit ?

Peut-être même est-ce cela qui dérange mes parents, lors des repas communs pris au temps de mes silences : mon écoute, mon attention, ma concentration. Quand mon visage cesse de creuser ses rides gémissantes, ils s'attendent à ce que je pleure et s'inquiètent de ne rien voir couler. Mais les larmes ne viennent que dans la solitude la plus extrême – et parfois, la première lettre s'y accole. Quand je peux me laisser tomber dans le vide sans espoir d'être raccroché par un quelconque discours rassurant – loin des arènes où ils se tiennent prêts à applaudir ma mise à mort. Que le point se relâche, que je perde de vue l'évidence même de ma solitude, le cercle phosphorescent se brise et le vide croît à la manière du désert. Ma ligne de faille, celle qui relie les deux points que sont le nombril et l'évidence, s'écarte et me vrille la poitrine. La naissance se rejoue à cet instant et la faille menace de ravalier mon corps. Le suicide est l'autre nom de cette ligne devenue gouffre (suicide qui ne mène nullement à la mort puisqu'à supposer que je franchisse le seuil, l'ouverture restera en place comme une faille temporelle dans l'espace – un livre, peut-être ?) Le seul moyen de retourner au calme et de me reprendre loin de ce discours social qui forme des battants de la motivation pour des portes qui grincent sans arrêt, se trouve dans la respiration. « Après m'être longtemps tourmenté sans succès il fallut bien reprendre haleine. » (Rousseau) Comment respirer quand tout à coup, l'angoisse vrille les poumons ? Le calme dont je parle est une ligne qui se fraye un passage dans l'effroi pour le tirer au clair. L'effroi, le calme *l'essouffle* dans un affront fait aux grands airs qui gémissent

« tu ne peux t'en sortir seul. » – voyez cette nouvelle publicité du gouvernement qui part en croisade contre la solitude : *pas de solitude dans une France fraternelle*. La tristesse n'appelle à elle personne, ni le moindre réconfort. La tristesse fore un passage secret vers une terre étrangère. Comme toute émotion, la tristesse est une frontière. Celle qui sépare le Moi de son Néant – de son *séant*. Océan. Bien-sûr, il ne s'agira pas de te réduire à une quelconque nullité mélancolique qui ne te ferait franchir aucune ligne mais t'accablerait du faux-semblant de n'être rien pour continuer de déprimer avec les autres. Marcel Czermak écrit avec justesse qu'on ne s'occupe pas d'un mélancolique, « puisqu'il est clair que c'est lui qui s'occupe de vous. » Impossible de consoler le moindre malheur car le malheur aime la compagnie et d'ailleurs Isidore Ducasse avertit : « Ne transmettez à ceux qui vous lisent que l'expérience qui se dégage de la douleur, et qui n'est plus la douleur elle-même. Ne pleurez pas en public. » Il s'agit d'être féroce, et féroce, comme je l'ai souligné plus haut, Artaud l'est – il est utile de s'en souvenir pour la suite.

Ainsi, le mélancolique qui se plaint de n'être rien d'autre qu'une ordure, un déchet – ce que la société inculque aux hommes depuis la mort de Dieu – bref, un vulgaire objet dont on doit s'occuper parce qu'il ment : il lui est totalement impossible de n'être rien, puisque du vide, il en sort. L'esprit me semble ce rien qui sépare le corps-cadavérique de sa résurrection. Franchir la ligne du Néant, paradoxalement, au-lieu de te réduire en miettes – en moins que rien – te rassemble ailleurs au même endroit – d'une autre manière – à condition de poser ce Néant comme à l'origine de ta vie et non comme la fin des temps. Ce franchissement te fait accéder à un nouveau point de vue, une nouvelle naissance. Ce cercle néantique et phosphorescent renferme un trésor. Loin du gouffre, une mine. Au choix : miner ou se miner. Je fais le choix endurant de la solitude et je songe à Cioran : « Mais ne me console pas quand je suis faible, las et abattu. Je te veux alors, sévère, méchante, implacable. Brûle-moi la plante des pieds quand je veux ensevelir mon esprit et transperce mon âme quand elle est

tiède. Lacère ma chair quand elle se berce dans l'oubli et rend mes larmes brûlantes comme le poison. A toi, je confie mon âme, solitude, et dans tes entrailles, je veux que tu l'enterres. »

Le point que borde le cercle recèle une ligne qui s'enroule à merveille aux plus profonds des ténèbres. La ligne de vie se trouve derrière le reflet de l'âme. Chiasma optique.

Ne plus me donner une image convenable qui les laisserait intacts dans leur vie, ça les empêche de respirer, mes parents. Ils n'ont plus que moi en tête et se demandent où ai-je la mienne. En face d'eux pourtant – à croire que mon visage est défait par mon silence. Que ses traits ne sont désormais qu'accessibles fugacement et amoureuxment. Trop souvent l'amour s'abaisse à la crainte – « ne faisons pas des projets pour l'enchaîner », dirait Rousseau. Une fois perdu le recueillement, l'objet d'amour se précise et donc, il est possible de le perdre. La mélancolie guette. Le romantisme. Dans l'amour sale, disons que les fameuses pulsions dont parle Freud n'investissent plus personne. Ici, les deux époux ne sont pas enchaînés.

Cette absence de savoir à l'endroit d'Amsi, outre qu'il me met à l'envers, la rend intraitable. De cette façon, seulement, je ne la trahirai jamais. Ici, l'amour passe et laisse être. Deux paroles s'enroulent et enfantent. C'est par elle que je peux traverser le Néant et me mettre en danger de rupture avec moi-même. Et je prétends que par moments, il y a *interpénétration*. Pas de castration à l'horizon, rien à combler. Chaque jour, une nouvelle *Aubépine*.

Yin et Yang.

Enfanté par la naissance, l'amour, en retour, enfante. (Le livre délivre son auteur. L'écriture accouche ou avorte d'un écrivain.) Peut-être s'agit-il de ça : mes parents m'empêchent d'être leur père. L'engendrement a sa succession logique que l'amour *retourne*. Sans l'opération de ce retour, c'est la course vers la mort – c'est que la société *trace*, ravale l'extrait de naissance ; faudrait pas se

faire de film à ce propos. En apparence, rien de plus normal que de vivre à rebours – passé cinquante ans, on peut-être sûr d’avoir fait, au moins, si ce n’est plus de la moitié. C’est comme ça. C’est ainsi. Un si. Autre chose est possible. Que le fils devienne le père, pour mes vieux, c’est religieux – impossible. Qui a dit que la naissance se confine au seul biologique ? Il suffit *d’offrir* les yeux, de les ouvrir sur l’émerveillement fulgurant qui attire hors du monde banal vers la cruauté – croyance des hauteurs – où apparaît de derrière l’apparence, la surface de ma tête. Mais ils sont trop *pare-enfants* pour me percevoir. Pare-excitations, disent plus prosaïquement les psychanalystes. Leur rôle est de m’engager sur la voie d’accélération. Si je roule mal ma bosse, j’ai prouvé le ratage de leur éducation. Quoiqu’il en soit, ils vont geindre et me haïr si malgré tout, je vis bien. « Qu’a-t-on fait de mal ? » Aucune réponse, le mal n’est pas qualifiable. Ils n’écoutent pas leur corps, encore moins leur cœur – seulement le refrain social. Autrement dit, ils déchantent. Qu’aurais-je dû être ? Qu’auraient-ils pu faire d’autre ? Est-il possible de corriger le tir ? Mon peu de parole les empêchent d’aplanir mon visage en une nouvelle image. Prennent-ils pourtant le temps de la question ? Non, il faut une solution, alors, ils tournent leur détresse vers l’accusation – ne font donc pas l’expérience de leur solitude – et disent : « On ne te reconnaît plus. » Ils aimeraient que j’aïlle mal et, si j’allais mal, ce serait encore ma faute. Ils projettent leur détresse et, par conséquent, la possibilité de leur bonheur, sur mes épaules, quand bien même ils resteront insatisfaits jusqu’à leur mort si j’agissais selon leur envie.

Il y a quelques jours, j’ai fêté mes vingt-trois ans. Ma tante, au téléphone, me demandait si, « enfin », j’étais plus grand. Je lui ai avoué être grand depuis maintenant longtemps, mais elle ne s’est pas laissée embobiner. Derrière son mot de « grand », exprimé avec un rire maladroit, sourdait le reproche. *Tu sais bien ce que je veux dire, cesse de faire l’enfant* – elle se refuse à ce que je l’enfante, à ce que je me joue de sa langue. Qu’un adulte s’amuse, ça l’écœure, cet *adultère*. Bon, il fallait passer à l’attaque, légèrement. « Alors non, je n’ai

toujours pas changé. » Et rire car je ne lui en veux pas, surtout qu'elle pense, à juste titre, sans l'entendre, *ma peine perdue*. Impossible aussi de lui faire croire qu'avec mon futur diplôme, je travaillerai à la façon de tout le monde, même des chômeurs – survivre. Si je fais carrière, ce sera bien dans la mine d'*or* et non dans les charniers de la plainte où plus personne n'assume sa place, encore moins face à l'autre, égoïsme de mauvaise foi oblige – cracher sur ce qu'on fait. Je ne peux pas rentrer dans le rang, tout simplement parce que ce rang, je ne le vois pas. Il n'existe même pas – en preuve de ma bonne volonté, le rang *m'angoisse*. Ils ont été nombreux les gens à me dire apeuré face aux autres. Mais quels autres ? Je ne suis pas bigleux, je les vois bien, ces autres, seulement, je n'ai *aucun rapport* avec eux. Ce rapport, il m'a fallu le chercher, en vain, car je n'ai strictement rien à voir avec eux – l'alter ego altère l'ego, aucun amalgame possible, je l'entends à l'instant. Mon éducation m'a laissé un point d'abyme par où m'échapper. Un poids mort qui ne pèse presque plus rien sur mes épaules. Ils n'ont pas réussi à s'en décharger sur moi, de leur culpabilité. Du moins, j'ai percuté à temps qu'elle n'était pas un couvercle mais le moyen de ma liberté, de refuser ma filiation tout en m'y inscrivant. De surgir de la casserole où je marinais. De creuser un écart qui échappe au fameux fossé des générations. Quelque chose de mes ancêtres a traversé cet écart pour me rejoindre et dès lors, je ne peux faire semblant d'être mon propre maître. Le corps ne m'appartient pas – mais me *parle*, sans que ce bout de phrase soit une métaphore. Le corps, à partir d'un point, à un certain moment, s'est enroulé sur lui-même dans l'utérus, formant un bord et taillant au sein du vide, un autre vide d'où s'extirpe la résonance d'une langue étrangère au sens commun et familial. Une autre façon de siffler l'air du temps. Une langue incestueuse – donc asociale. Une langue de viol, cruelle, qui me permet de retourner mes parents, de ne plus leur appartenir – car l'appartenance n'est que le fantasme d'un certain ordre, et *mes désirs font désordre*. Mais les vieux luttent, plus insensibles à leur sort qu'au mien, car ils savent ce que la détresse comporte de risque : ils ne veulent pas en refaire

l'expérience maintenant qu'ils ont une situation sociale. C'est dire qu'ils parlent du même endroit que tout le monde – en joue des satellites. En apparence, plus aucune frontière ne les sépare d'autrui. L'esprit a déserté leur langue, ne reste donc plus qu'un cadavre, qu'un amoncellement de cadavres. Ils sont au cœur de la chose sans savoir de quoi il en retourne – bien pour cela que le discours social utilise les *voix* périphériques, contourne le *rond-point* et à grande vitesse, radicalise ainsi le risque de collision. Que cette Chose soit aussi inaccessible que le Néant, que cette Chose, évidemment, soit une *ex-stase* du Néant, ça les dépasse, la jouissance. Et ce qui dépasse, on le tranche. Actualité de la Guillotine.

Donc, ils protestent. « Mais, tu seras toujours notre enfant. »

Voilà ma condamnation. Faire semblant d'être leur enfant. L'adultère a changé de place et suscite toujours la levée de boucliers. Ils ne sont pas prêts à l'ère des adultes, à tromper leurs parents. Il ne s'agit pas de les quitter définitivement ou de les renier, mais de les *rencontrer*. Je ne parle pas de partir au bout du monde, mais de vivre *à partir d'eux*, bien que s'ils s'obstinent, en fait, je partirai – pour peut-être mieux revenir.

A l'origine, la parole s'échappe de l'image et du corps, puis y fait retour. Elle opère sur la chair – sexuelle. Effrayante. Elle fait de celui qui s'échappe de sa condition d'homme – qui n'est pas le langage, mais la mort – un monstre à fleur de peau. Des coquelicots parsèment ses membres.

*

J'ouvre ma bibliothèque avant que les heures ne me prennent, avant d'allumer la lumière – et peut-être même avant d'ouvrir les paupières – car un livre s'est offert lors du sommeil qui a suspendu les rêves. Un nom prononcé à la veillée a su retrouver son chemin dans le noir et l'oubli pour se manifester au réveil. Ce matin, Antonin Artaud a l'espace de surgir pour me parler. Je n'ai pas

cherché à le lire – pas cette fois. Les choses ont lieu dans l'ordre, l'aîné m'ouvre son livre. M'entrouvre et me trouve. Erotique de la lecture. Je ne le dévore pas. Ne le consomme pas – ne le rejette pas. Il y a tant de livres sur mes étagères qui ne s'offrent pas. Ne m'inspirent pas malgré l'achat. L'argent me brûle les doigts, les livres partent en fumée à peine encaissés. *Le Pèse-Nerfs* me déloge et je n'y vois aucune raison de me plaindre – encore moins de me battre. « Or si le lecteur ne se laisse pas *modifier*, à quoi bon lire ? », demande François Meyronnis. Bien évidemment il ne s'agit pas de devenir comme l'auteur. Les citer sont même un moyen de les revisiter, de les reprendre à partir de sa propre expérience. Le même disait dans un autre ouvrage : « Ton désir est d'abord celui des autres, dans lequel tu te reconnais, avant – si tu es quelqu'un – de te *reprendre*. »

J'ai commencé par entendre Antonin Artaud crier, dans un extrait radiophonique arrangé par Peste Noire. Puis, j'ai entendu parler de lui dans les livres de François Meyronnis. Puis à l'université, lors d'un exposé de mes camarades sur la psychanalyse et l'art. Ce jour-là, Antonin Artaud m'a mis en colère. Je me souviens ne pas avoir supporté de lire une phrase où il disait vouloir rechercher son Moi d'où les électrochocs le délogaient. J'étais trop intransigeant par rapport au Moi pour en entendre parler ainsi. Toujours est-il que cette impression d'être dérangé par cette phrase d'Artaud, que j'ai perdue aujourd'hui, m'a poussé à chercher ses livres. J'ai très certainement lu un article de Philippe Sollers pour vouloir à tout prix trouver le *Pèse-Nerfs*. Introuvable aux grandes enseignes. J'ai eu la chance de discuter d'Artaud avec un bouquiniste, perdu dans les rues du Vieux Lille, qui me présenta ses ouvrages en double, ne souhaitant pas se détacher d'Artaud. J'ai pu me procurer le premier tome des Œuvres Complètes, ainsi qu'*Héliogabale*.

Le bouquiniste cru bon de m'avertir : « Artaud, c'est un concentré de douleur. »

J'ai essayé de ressentir cette douleur, sans y parvenir. Ils se disaient tous bouleversés par Artaud, et ça m'ennuyait un peu de le lire. Mais ce matin je suis

invité à lire *Le Pèse-Nerfs*, il me soulève dès mon réveil. Aucun abattement, aucune souffrance larmoyante. Antonin Artaud n'expose pas sa viande de cochon, mais sa cervelle, au goût plus relevé, d'un abord plus difficile que le reste. Plus précisément, il s'agit de sa langue. Artaud délivre de ses entrailles le fond de sa pensée. Autrement dit, ça fait chier le lecteur, ces « déchets de [lui]-même, ces raclures de l'âme que l'homme normal n'accueille pas. » – n'est-ce pas d'ailleurs trahir Artaud que de publier ses écrits sous le titre d'œuvres, et complètes en plus de ça !? Son préambule à ces Œuvres Complètes les désagrège : « Je sais que quand j'ai voulu écrire j'ai raté mes mots et c'est tout. » Publication d'un ratage.

Normal, Artaud ne suppose pas que je le sois, puisqu'il me permet de tirer au clair ses lignes. L'anormal se fie au texte plutôt qu'au ressenti face à lui. L'odeur est forte, inhabituelle. Non, ce n'est pas de la merde. Derrière le raté qui semble se dégager, une perle ne se laisse pas corrompre. Artaud n'est pas amalgamé avec ses lignes – ou plutôt, ses lignes ne sont pas interprétables, on ne peut rien en dire de *plus* ou de *trop* que ce qui y est écrit. Son livre n'est pas un de ces immenses filets de pêche qui ratissent le large, à tenter de noyer le poisson dans l'eau. Artaud n'est ni à l'agonie, ni un tas de chairs pourries. Une anguille électrique, il surgit à côté de lui-même. *Un art tôt entamé*. « Il me manque une concordance des mots avec la minute de mes états. » Il est déjà passé par-là. Aucun mot ne le rattrapera pour le définir car sa langue est en avant de ce qui lui arrive. Elle n'a plus rien d'humaine, et trône dans la tempête. Le cadavre se trouve ressuscité par le langage. Artaud ne se livre pas à la mort, mais la traverse. La langue de ce livre, imprimée par une main, précise une expérience dont Artaud est le seul témoin. Il vient après son expérience dont l'accomplissement a lieu toujours plus loin, un point à l'horizon qu'aucune vitesse ne pourra jamais rejoindre. Ce qui lui permet un certain recul. « Je me considère dans ma minutie. » Cette expérience remodèle le langage, établit une pause dans la langue courante. La langue d'Artaud n'est pas banale, malgré les

apparences – trompeuses, donc. Elle laisse entendre son sens unique à celui qui transgresse et s'engouffre malgré tout dans la rue, quitte à se faire alpaguer par la police qui lui demandera son identité – moyen de rabattre la langue sur l'individu, de le recadrer.

La parole singulière surgit de l'ensemble du texte, lu pas à pas, sans arrière pensée, et ne se laisse pas clouer le bec. « Ce sont toujours les mêmes mots qui me servent et vraiment je n'ai pas l'air de beaucoup bouger dans ma pensée, mais j'y bouge plus que vous en réalité, barbes d'ânes, cochons pertinents, maîtres du faux verbe, trousseurs de portraits, feuilletonistes, rez-de-chaussée, herbagistes, entomologistes, plaie de ma langue. » La société le blesse plus que la faille inhérente à chacun et que chacun, d'ordinaire, panse. Artaud n'a rien d'un médecin – il n'est donc malade que par rapport à eux, ces sains d'esprit.

Il me pèle les nerfs à vif de sa langue nouvellement mise au point. Une langue qui pense. Cette pensée sur laquelle la subjectivité n'a pas de prise, permet à la parole de tenir n'importe où, en se laissant toutefois influencer par le lieu – *le milles lieux*. Quelqu'un comme Antonin Artaud, il est possible de l'envoyer se faire voir ailleurs car partout, il résonne. Partout, il est *là*. Ce qui pose la question légitime de la substance du singulier. De quelle matière est-il fait ? Depuis quand est-il là si la mort n'a aucune emprise sur ce qu'il dit ? A l'écouter, là depuis au moins 2044 ans. Dans son *Adresse au Pape*, il écrit : « Or j'ai été arrêté, emprisonné, interné et empoisonné de septembre 1937 à mai 1946 exactement pour les raisons pour lesquelles j'ai été arrêté, flagellé, crucifié et jeté dans un tas de fumier à Jérusalem il y a un peu plus de deux mille ans. » N'allez pas le prendre pour un fou. Artaud est bien le nom d'un corps, mais pas simplement. Il a été crucifié pour la simple raison d'avoir osé parler à la suite de Dieu – qui n'est plus considéré que comme verbiage, tant cette rengaine est vieille. Antonin Artaud est l'autre nom de Jésus Christ. Il balafre le langage et on l'épingle de folie. Ce dernier mot ne représente rien, entendons-nous sur ce

point. C'est bien cette représentation qui a fait le malheur d'Artaud, puisqu'on l'enferma neuf ans durant à l'asile.

L'homme massacre Dieu, ou plutôt sa représentation, c'est-à-dire, l'image de l'homme. Le miracle d'Artaud est qu'en participant aussi à ce déicide, il ressuscite le divin sous un autre aspect. Le son de l'explosion vient après son image. Dès après, il s'agit du Verbe et non plus d'un prétendu habitant du ciel. La langue, sous cet aspect, est un don du ciel. Impossible de la taire – guère de la masquer. Dieu mort, la voix se libère et pourtant, Artaud n'est pas entendu depuis des siècles qu'il crie. Le jugement de Dieu. Encore. Des clous aux électrochocs, les mêmes techniques du cadre lui ont fait perdre la tête. De tout temps, on a tenté d'en faire un illuminé pour aveugler son lecteur, et lui-même, par cette occasion – solitude, Grande Cause du gouvernement ? Si l'illumination a toujours été aveuglante, n'est-ce pas pour permettre à la vue de s'éteindre à l'instant de l'entente, et de percevoir l'événement qui roule sous les apparences ? Car, comme l'écrit François Meyronnis « rien ne te sépare de ce qui arrive. » Si la publicité s'impatiente, si les nouveautés, ou plutôt les nouveaux arrangements du même, se multiplient, n'est-ce pas le signe qu'en dessous de ce fardeau qui contient *ce qui arrive*, quelque chose tumulte de plus en plus ? Si l'image matraque les cerveaux vingt-quatre heures sur vingt-quatre – tout le temps – n'est-ce pas le signe qu'un message est sans cesse délivré mais rarement entendu, car couvert en temps réel ? L'attention est attirée vers le consensus et donc, vers l'absence de parole – plus de promesse.

Artaud annonce, dans *Aliénation et magie noire*, que « c'est par les médecins, et non par les malades, que la société, a commencé. » L'expérience nommée Artaud a toujours été empêchée par les psychiatres, son amie etc. bref, par ceux qui lui voulaient du bien. Ainsi, ils ne s'occupaient pas d'écouter l'écho d'Artaud en eux-mêmes. Le museler était le meilleur moyen de ne pas réveiller en eux le monstre. De laisser au point mort l'expérience de la langue. De la liberté. Au son, ils préfèrent le larsen. Le son étant incompréhensible pour

eux, ils le taxent de folie et essayent d'en convaincre le malheureux. Artaud dépérit sous les assauts de compréhension de la représentation médicale. Qu'un son puisse éclater le sens commun, que l'incompréhensible puisse tracer une voie praticable, n'est que pure folie. L'impossible est ravalé au rang de l'utopie – de l'imaginaire – intenable, *pas possible*. Le savoir enrôle l'inquiétante étrangeté de la langue, mais ce n'est pas là sa vocation, au son. Ceux qui entendent quelque chose du son, ceux-là accèdent à la parole – qui a donc lieu en chacun. Ceux-là devinent que le nom trottant dans leur tête à la manière des aiguilles d'une horloge, n'est pas le leur, n'est pas un constat identitaire – synonyme de mort. Ce nom est l'écho d'un appel. *Seuls parlent les élus, les appelés qui entendent sous leur nom quelque chose de leur fondement*. Une lampe magique qui à être frottée expulse le génie.

Souviens-toi du dessin animé d'Aladin. Pour son dernier vœu, il n'utilise pas le Génie selon son bon plaisir parce qu'il a percuté que sa vie lui échappera toujours, puisqu'elle dépend des autres – en tant que leur singularité assumée se laisse traverser par l'étranger. Il ne peut que se laisser être. Le nom de la princesse Jasmine, qu'il essaye de séduire, trotte dans sa tête aux instants des vœux – il s'agit de lui plaire, de lui *suffire*, de l'arrêter à l'apparence, à l'appât rance. Ce nom appelle la princesse qui l'entend jusqu'à ce qu'Aladin se pare d'habits princiers pour lui correspondre, selon son souhait, sans avoir envisagé que la princesse pouvait être rebutée par les princes. Dès lors, dans la tête de Jasmine, ce n'est plus le nom d'Aladin qui résonne (le vagabond qui lui avait demandé de lui faire confiance avant de sauter dans le vide), mais son truquage, sa singularité falsifiée par la désirabilité sociale. L'amour s'échappe ainsi et revient lorsque qu'Aladin, au-lieu de se faire plaisir, jouit de son être car c'est celui-là qu'appelle de ses vœux Jasmine, et non l'apparence qu'il peut revêtir – le pare-être. Ainsi, le troisième vœu d'Aladin libère le Génie de son service. L'idéal n'a plus de valeur. L'impossible perfection est déjà là. Ainsi, Aladin et Jasmine ne sont pas le miroir l'un de l'autre – le reflet part en fumerolles.

Comme le Yin et le Yang, grâce au Génie, les deux êtres se traversent l'un l'autre à chaque instant, à la suite de leur nom qui résonne dans la tête de l'autre et qui leur permet d'exister à travers le désir de l'Autre. Cet Autre, le nom en franchit la frontière – celle du Néant – pour continuer de résonner, de tracer son chemin dans le Temps. L'aimée se fait point de passage. Quelque chose se tisse au milieu de l'amour, qui se reprend sans cesse. Pas d'intrigue amoureuse, simplement, le Néant règle le jeu de l'amour par l'*or*. L'amour, en tant que complot contre la société, permet de s'en extraire et de dire « je ».

.....

Artaud comme cri, époumoné – une cage thoracique vide et résonnante. Il ne respire pas le même air que les corps ordinaires, ou plutôt, d'une autre manière car cet air-là, il le fait déchanter. Même s'il est mort, ouvrir Artaud reste tout aussi sidérant qu'à l'époque de sa mouvance physique. Le livre s'époumone encore, sans organe. La cage n'a toujours pas l'allure d'une charogne – on ne lui a toujours pas fait la peau. Ce livre, ce *Pèse-Nerfs* que j'ai entre les mains, ce « fermoir du vide », dirait Meyronnis, il m'a fallu l'entendre avant d'être autorisé à en dire quelque chose. Il m'a fallu du temps pour arrêter de le taire en le prétendant fou, incompréhensible. C'est moi qui lui faisais perdre l'esprit, par mon impatience. « Alors on comprendra pourquoi mon esprit n'est pas là, alors on verra toutes les langues tarir, tous les esprits se dessécher [...] les figures humaines s'aplatiront. » J'apprends à lire depuis seulement quelques mois. L'illettrisme nivèle, comble les trous, réduit les obstacles. Lisse. Faut que ça glisse. Hop. Ni vu, ni connu. Furtif. Que ça aille de *soi*. L'incompréhension de l'illettré est projetée sur l'auteur – celui qui fait désordre, qui agence les lettres d'une toute autre manière dans le même. Pas de création d'une autre langue. La pensée bouge. A partir de rien. Elle ne perd rien. Elle reprend tout. « La vraie douleur est de sentir en soi se déplacer sa pensée. Mais

la pensée comme un point n'est certainement pas une souffrance. » *Comme un point*, il ne s'agit pas de se casser la tête sur des concepts, dans la pensée. Mais bien plutôt de faire le point, de récapituler comme si de rien n'était. La seule douleur souffreteuse est celle du Moi qui résiste à sa subversion. Meyronnis : « Seul un COUP DE FORCE t'extrait du on-dit, et ce sera toujours jugé inacceptable pour l'entente moyenne, voire comme criminel. » La souffrance, c'est le Moi de l'illettré qui la ressent, en ne laissant rien passer de l'altérité. Preuve qu'aucun Moi n'est singulier. Seul l'extrait du Néant peut parler. Celui qui récapitule l'ensemble à *partir* de lui-même, du vide de sa naissance. Celui qui résonne. Qui voyage dans le Temps, en deçà des heures. Celui qui se situe derrière les autres. En retrait.

Artaud pousse à l'insurrection. Au jeu, à prendre la parole, à ne pas le laisser seul. Il tire sur le lecteur, évide la représentation, boute la préoccupation des cervelles angoissées et pleines de cochonneries qui ne connaissent qu'avec peine le vide, le devine comme rien, comme la mort. Alors que le vide, ce n'est rien. Entendez que ce n'est pas grave. La merde d'Artaud est perle. Epèle. Lettre après lettre. Plus que des mots comme autant de carapaces contre le son qui les fonde. Qu'est-ce que la mort dans l'expérience qui dure depuis « beaucoup plus de deux mille ans » ?

Enfin, je ne vais pas vous retranscrire *Le Pèse-Nerfs* en entier, allez-y lire un peu vous-même. Allez-y vous faire voir et reprendre des couleurs. Lisez-le (ne le lissez pas) plusieurs fois pour que de votre ennui naisse un nouveau visage, que votre masque accepte ses sinuosités de surface. Ne vous fardez pas si la lecture vous blanchit car alors, vous êtes sur la bonne voie. Ne vous lamentez pas, vous n'avez rien fait de mal, vous n'êtes pas pris la main dans le sac. Artaud ne vous pardonne pas, il n'a même rien à vous reprocher. Il n'est pas Dieu. Ne vous pleurez pas le sort d'Artaud, vous briseriez la magie blanche. Ecoutez-le, celui qui en a terminé avec le jugement dernier, sa parole souligne votre innocence fondamentale. Il s'agira ensuite de frayer un passage dans

l'effroi. Le traverser, avec calme. Sans se retourner voir si votre Moi suit bien le mouvement. Ayez confiance. Artaud vous laisse seul dans cette expérience, en suspension avec votre propre douleur qu'il s'agit de renverser en extase. Artaud n'est pas là pour vous dévaluer dans la nullité de votre existence. Il n'y pense même pas. Il vous ouvre la voie. Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir. Celui qui verra Artaud comme bien identifié, le tuera comme celle qui tenta de faire le ménage dans sa tête : « Oui, tu me fais buter contre moi-même, chacune de tes lettres partage en deux mon esprit, me jette dans des impasses insensées, me crible de désespoirs, de fureurs. Je n'en puis plus, je te crie assez. Cesse de penser avec ton sexe, absorbe enfin la vie, toute la vie, ouvre-toi à la vie, vois les choses, vois-moi, abdique, et laisse un peu que la vie m'abandonne, se fasse étale en moi, devant moi. Ne m'accable plus. Assez. » Langue fourchue, langue de pute, laissez la tentation de côté. Gardez votre calme, Artaud s'écriera toujours si vous l'accablez. Car en réalité, il ne crie pas – il écrit. Ses paroles sont dévastatrices à proportion de la surdité de l'illettré terrifié. Artaud, selon le mot de Meyronnis, « parasite l'homme. Avec l'air de poursuivre un but mystérieux, il rongé la tête de celui qui se considère le centre et la mesure de toutes choses. » Artaud écrit contre l'acquis. *A qui ?* « Je n'ai plus qu'une occupation, me refaire. » Impossible de s'en débarrasser, il hurlera de plus belle, criant de vérité, sa pensée.

L'homme surgit toujours à point nommé. Meyronnis encore : « Qu'est-ce que cela signifie ? Que la moindre excrétion psychique anti-scissionniste est sans délai transformée en venin pur. » Face à la liberté d'Artaud, comment rester de marbre ?

Finalement, *Le Pèse-Nerfs* est celui du lecteur.

Dans quelle mesure m'échauffe-t-il les oreilles, attise-t-il ma honte, ma surdité, ma petitesse ? Dans quelle mesure le hais-je au point de vouloir le brûler

pour ma tranquillité ? Dans quelle mesure ces phrases me consomment-elles ? Vais-je faire le point ou mettre un terme ?

Si Artaud est moins qu'une subjectivité, d'où parle-t-il ? Quelle est son accroche, à cet *insupportable* ? Artaud, comme Jésus, comme chaque homme et chaque femme, n'a pas commencé, dans le langage, par parler. Il écoute avant tout, fait le point, affine son oreille pour ne pas dire n'importe quoi, avant de penser. Des années après, cela semble toujours trop tôt dans ce monde d'aliénés. Car la parole, ils s'y croient enchaînés. Parler les empêche de vivre et les force à s'organiser. Toute leur violence découle de la retenue du glissement de terrain engendré par leur faille, leur naissance. C'est déjà arrivé. A quoi bon lutter contre ? A quoi bon mourir ensemble ?

La coïncidence est si jouissive parce qu'elle relance, pas de quoi désespérer si les deux éléments ne fusionnent pas. Lautréamont le chantait déjà avec Maldoror, à propos du vampire, cette bête qui suce le sang d'un homme pour l'avoir sous son emprise. Vain cliché. Le vampire, de ses crocs, désocialise. C'est ainsi qu'il vit de ne pas se confondre avec autrui, mais de s'en nourrir. « Toi, jeune homme, ne te désespère point ; car tu as un ami dans le vampire, malgré ton opinion contraire. »

Artaud aussi a sa férocité qu'il est facile de plomber de désespoir. Le lecteur est un alchimiste. « Je suis celui qui connaît les recoins de la perte. », « Je n'ai visé qu'à l'horlogerie de l'âme, je n'ai transcrit que la douleur d'un ajustement avorté. », « que ce néant ne soit pas une certaine sorte d'être mais ne soit pas la mort tout à fait. »

Si souffrance d'Artaud il y a, c'est de ne plus penser. Voilà pourquoi l'importance du point. Ecouter avant tout – mordu avant de mordre. Chacun son pays, chacun sa langue. C'est à croire que l'homme s'enfonce dans ses idées fixes, devient vieux jeu. N'écoute même plus les anciens. Se prémunit d'eux – les fait philosophes et se contente de les réfuter. Ces anciens sont la base. Sont passés. Plus d'actualité. Plus d'intérêt. La philosophie comme récréation des

morts. L'homme se base sur la mort. Comme si rien ne pouvait se refaire hormis par delà la vie. Il n'utilise rien de ce qu'il y a derrière lui. Il suit la logique, comme s'il avait tout compris dès le départ. L'homme cherche à se confondre. Cherche l'authenticité dans la suppression de pensées, le contrôle d'elles. Totalement imbécile « par stupéfaction de [sa] langue. » Qu'est-ce que ça dit ? Si l'homme se définit du terme d'animal parlant c'est d'être malentendant. Au commencement était le point d'interrogation. *Comment c'est ?* La parole s'avance. Le verbe et le sujet comme prétexte de la question. L'existence interroge. « La vie est de brûler des questions. »

Voilà le père, le fils, l'esprit. A la demande, l'homme rétorque par le crime. Bien-sûr qu'il est, quelle question. « Je pense donc je suis. Donc, ne plus penser *pour être à l'infinitif*. Plus de doute, c'est fini. Plus de supposition. J'ai pensé une fois pour toute. Jésus ? Il n'a pas existé. L'homme est le père de l'homme. Il n'y a que l'homme et sa culture qui vaille. Qu'une parole enfante, surtout pas. L'enfant tue le père. Il faut s'en méfier. » Et pourtant. Jésus inversé devient susjet. Sus au jet ! Sus au premier jet. Remise en jeu comme en liberté, loin des barreaux de l'identité, Artaud s'évade. Si on ne pose pas de question, comment parler ? Quant à répondre, Meyronnis brille : « Dès que tu parles, l'écoute est plus ancienne que ton verbe. » Prendre le temps de la question. De porter en son sein le mot d'esprit.

Si la question prévaut, cela signifie-t-il que la parole n'a pas attendu l'homme pour advenir ? L'inconscient n'a que faire du sens, il est concentré sur le son. Alors l'homme n'est-il pas le porte-voix, l'écho d'une sonorité qui voyage en retard sur la lumière ? Va-t-on entendre enfin ce siècle ? *Il faudrait électrifier l'air avec Voltaire !*

Le Pèse-Nerfs commence par méditer un trait de pointillés. Malaise... ça a déjà commencé ? Comment ça ? « En voilà un pour qui la vie est un point et pour qui l'âme n'a pas de tranches, ni l'esprit de commencement. » *Point t'y*

es ? Bon, je poursuis. « J'ai senti vraiment que vous rompiez autour de moi l'atmosphère, que vous faisiez le vide pour me permettre d'avancer, pour donner la place d'un espace impossible à ce qui en moi n'était encore qu'en puissance, à toute détermination virtuelle, et qui devait naître, aspirée par la place qui s'offrait. » Voilà le début. *Une vague déferlante s'enroule autour du lecteur et le positionne sur une île déserte.* Que reste-t-il ? Les avez-vous encore, et bien accrochées, pas au fond de la gorge, pour *jouir* dans le vide ?

*

Je ferme le livre. Calme.

Les phrases nerveuses palpitent encore dans mes ouïes. Un poison dans l'eau.

La maison est vide. Je me demande, dans la cuisine, surpris de n'y voir personne quand je pensais y avoir entendu du bruit, si mes parents sont là, autour de moi, à me dire bonjour, pendant que mes yeux dans le vague fixent un point au-devant d'eux, ne les voyant plus. Je ne les entends plus. Le vertige de la détresse me frôle d'assez loin. Ils s'affolent peut-être autour de moi.

Dans la rue, un camion arrêté au milieu de la route. Je regarde les arbres autour, les feuillages bougent. « Y'a quelqu'un ? » Pas de réponse. Je suis seul mais ma voix porte. Dans le vide, elle rencontre quelque chose. Elle se répercute dans cet espace impossible et déplace d'un cran ma position subjective. Je n'ai plus à faire plaisir à quiconque. Pas d'angoisse à me perdre, mais la joie d'être là. Plus de regrets. Je monte prendre une douche et songe au risque d'être en retard au travail. Le son du jet est amplifié par rapport à l'habitude. Ce n'est plus seulement le son *de la* douche. Il me concentre. Il me semble qu'une porte claque en bas. *Il y a des bruits comme des silences et des silences comme des énormités. Je n'ai plus peur des fantômes – j'hante.* Je suis donc en enfer, mais plus vivant que mort. Orphée en confiance. Je chante sous l'eau –

Eurydice sauvée ? Mes parents doivent crier, gueuler, et le monde hurler au scandale. Je ne vais pas au travail. Ça me sort de l'esprit. Je reste au calme. Au creux du temps, sans emploi. Parfois, je parle dans le vent. Il paraît que ma tête est malade. On me murmure un peu de bon sens. De bon sang. « Avec ça, il sera plus réactif. » dit le psychiatre à mes vieux. Ils en ont marre. Ne cherchent pas à voir *ce point qui me fixe*. Regarder dans le vide ? Quelle idée ! Rien à voir. Justement, entendre depuis ce point juste devant eux, comme le nez au milieu de la figure. Si je suis seul, à quoi bon toujours les regarder dans les yeux et négationner ainsi le vide qui écarte les solitudes ? Je ne m'adresse pas à deux. Un rien m'en sépare. S'ils savaient l'espace désertique que traverse toute parole avant de leur parvenir, ils ne me prendraient plus pour un fou. Ils prendraient le temps. S'ils osaient exprimer tout haut leur pensée, ils entendraient leur propre soliloque, inlassable, qui s'adresse à eux seulement parce qu'ils s'y opposent, perce leur équilibre mental. Ça parle toujours, une solitude – seule la lutte contre engendre l'hallucination, et seule le déroulé grotesque, sans reprise, engendre le blabla. Seule, une parole parle.

Le psychiatre m'interroge sur mes rapports avec mes parents. Je lui dis ne pas en avoir. « De rapports ou de parents ? — Je suis célibataire. — Mais pourtant... — Je suis tombé dans l'oreille d'un sourd. » Je suis le fils du Verbe. « Vos parents se sacrifient pour vous. — Mourraient-ils pour moi ? — Ils vous aiment. — Ils ne me parlent pas. — Ils passent leur temps à vous solliciter. — *Ils ne me disent rien*. Ils gémissent. — Ils pleurent. Ils sont tristes de ne plus vous reconnaître. — Ça me tue d'être un cadeau du ciel qu'ils n'apprécient pas. — Vous pourriez faire un effort. — Je crie de plus en plus fort, mais ils se bouchent les oreilles. — Oui, vous les torturez. Ils me disent que vous réfléchissez trop et dites des choses incohérentes. Que vous voyez des choses anormales derrière des banalités, des chansons d'enfants... — *Ainsi font font font les petites marionnettes*. Ils n'ont pas l'oreille musicale, les esclaves. Ils me réfléchissent, me renvoient à moi-même et m'empêchent de décliner. La lumière les aveugles.

De l'orage, ils ne retiennent que les larmes. Le bruit les terrifie. — Vous êtes bornés. — Mort-né vous-même. Là, je réfléchis. — Ça vole haut. — Qu'est-ce que je vous disais... — Uhm. — Vous avez oublié ? — Pardon ? — Vous aimez les excuses. Vous zappez sans cesse. C'est plus grave que ce que je ne pensais. — Ça ira, nous sommes autour de vous pour vous soutenir. — Vous réfléchissez trop. Laissez-moi seul. — Inhumain. — Pourquoi me gardez ici ? — Vous reposez. — Vous me clouez au lit ? » Il rit mais dit oui. Indélogeable, ce psychiatre tient ferme dans son humanisme affligeant. Il ne s'aide pas lui-même, comme si, étrangement, il n'était pas un homme. Il s'accroche à moi comme s'il n'était rien. J'ai peur, non, j'angoisse face à lui, vide comme il croit être, il m'engouffre. Qui de nous deux, le monstre ? *La fin lui colle au ventre*. Sa langue n'a plus de goût. Il avale sans même mâcher. Il engloutit sans digérer. Avaler, déféquer. Revers du corps sans organe. Si je me laisse avoir, il ne me laissera pas être, je serai fichu. Rien ne restera. Des Terriens à la béance humaine. Au suivant.

*

Quelques temps plus tard, le médecin commence à écrire en dehors de ses rapports.

Il me rend fou. Il me dit que je ne suis pas fou. Il me dit de l'écouter. Il me dit qu'il est fou. La langue française est son origine. Je lui demande sa demande, il ne me dit rien. Je lui demande le nom de ses amis. Antonin Artaud. Je me suis renseigné : un écrivain mort qui « parle encore », dit-il.

Il me donne un livre. *Le Père-Nerfs*. Un livre de ce scribe fou. Angoisse de morcellement. Coquille vide. Perte identitaire. Psychose. Souffrance terrible. Peine, agonie. Dévitalisation. Une loque qui n'en fait qu'à sa tête.

Les médicaments n'ont pas d'effet. Les molécules n'ont aucune prise sur ce cerveau. Comme si la pensée logeait ailleurs... Pourtant, les IRM prouvent

qu'il est là, ce cerveau. Qu'il réagit même *normalement*. Une histoire de dingue. Un type en marge ne peut se sentir si bien.

L'endormir est impossible. J'ai testé les somnifères sur ma propre personne, ils marchent du tonnerre. Je ne comprends pas. Il me dit qu'il est suspendu. Je lui dis de ne pas jouer au plus malin avec moi. Il me traite de banane et s'amuse à me comparer au diable. Il hurle. Je l'isole des semaines. Il claque le mur de ses poings. Il hurle : « Os cours, os cours, os cours ! » On lui fait la peau. La mort est à ses trousses. Il sort tout tremblant et me demande si je ressens le moindre frisson de ce que je n'entends pas. Je dis oui. J'ai envie de vomir. Il m'offre une phrase sur un bout de papier. Je l'avais déjà lu. « Se retrouver dans un état d'extrême secousse, éclaircie d'irréalité, avec dans un coin de soi-même des morceaux du monde réel. »

Son sourire ne m'égare pas. Je ressens son ravage. Je suis en empathie. Il faut que je l'aide, mais je ne trouve pas le moyen. C'est insupportable, tant pour lui que pour moi. Il faut que je trouve le moyen de recoller sa pensée au cerveau. Je me demande si le réanimer est une bonne chose ? Après tout, il est absent. Absent de lui-même. Décalé. Un électrochoc, pour recadrer le tout. Bzzt bzzt. Ça sent le cochon grillé.

« Jésus revient parmi les tiens. »

LUCIEN FER